

AUTOBIOGRAPHIE

DE

GÉRALD FRIGON

Datée de 2026

Table des matières

Chap. 1 : Mes ancêtres	3
Chap. 2 : Mes parents	5
Chap. 3 : Mon enfance	8
Chap. 4 : Mon adolescence	12
Chap. 5 : Études universitaires	14
Chap. 6 : Début de ma carrière	20
Chap. 7 : Fin de ma carrière	38
Chap. 8 : Retraite	42
Annexes	43

Chapitre 1

MES ANCÊTRES

À la suite de mon père et de mon oncle Robert, je me suis adonné à la généalogie, au point d'être président, durant plus de 20 ans, de l'Association des familles Frigon. Je ne saurais commencer cette biographie sans un retour aux sources familiales. Je suis de la neuvième génération descendante de François Frigon et Marie-Claude Chamois, établi à Batiscan en 1670. Pour plus de détails sur leurs descendants, vous pourrez consulter le site de l'Association des familles Frigon sur BANQ numérique. Vous y trouverez entre-autres les biographies de mon père, Onésime Frigon et celle des « Trois Onésime », soit mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père. Voici mon père et ses sœurs :

HUITIEME GENERATION ENFANTS D'ONESIME FRIGON II

1-Julie Éva Frigon né le 17 avril 1905 à Rimouski, marié le 21 octobre 1926 à Ste-Florence à Thomas Thériault (Jos), fils de Philippe et de Louise Bernier. Le couple Thériault-Frigon eut sept enfants dont cinq garçons. Elle épousera le 18 octobre 1958, M. Rosario Bélisle, directeur de l'Institut de Technologie de Montréal. Écrivaine sous le pseudonyme d'Eve Bélisle, on peut retrouver la vie de sa première famille dans son roman: "*La petite maison au bord de l'eau* ", pour lequel elle reçu le prix Angéline-Berthiaume-Du-Tremblay en 1981.

Elle publia 4 autres romans et quelques essais poétiques ou religieux. Ces romans ont titres : "*Pension de famille*" en 1984, "*Comme les pas sur le sable*" en 1985, "*Philippe et le sortilège*" en 1986 et "*La rivière avait une âme*" en 1988. Elle reçut le prix Arthur-Buies, en 1986, pour l'ensemble de son œuvre.



C'est la tante que j'ai le plus connue, ne demeurant qu'à une vingtaine de milles de Mont-Joli. Très gentille, joviale et très travaillante, elle a élevé 7 enfants. Et les derniers étaient très turbulents; Nous avons eu, mes frères et moi, beaucoup de plaisirs avec eux.

2-Joseph Onésime Frigon (mon père) né le 21 mars 1908 à St-Moïse, Agent au Canadien National, marié le 11 septembre 1935 à Ste-Florence à Marie-Jeanne G  ratrice Richard, fille de Joseph-L. Richard et de Marie-Anne Lepage. Ils sont parents de cinq enfants et grands-parents de quatorze petits-enfants, huit filles et six garçons. Décédé en 1983, la sépulture eut lieu le 21 janvier 1983 à Mont-Joli.



3-Cécile Frigon né 18 mai 1910 à St-Moïse. Infirmière. Célibataire. Elle oeuvra principalement auprès des patients atteints de tuberculose. Elle décéda le 21 septembre 1986 et fut inhumé à St-Noël (anciennement St-Moïse station), près de son grand-père.

CHAPITRE 2

MES PARENTS

Mon père a vécu son jeune âge à Routhierville, un village de la Vallée de la Matapédia. Il étudia au collège de Memramcook, près de Moncton, au Nouveau-Brunswick. En plus d'y apprendre l'anglais, il suivit différents cours le préparant au travail de bureau et à la télégraphie.

Ma mère, G ratrice Richard, était la 4  d'une famille de 9 enfants. Son père Joseph Lambert Richard était cultivateur à Ste-Florence, comté de Matapédia (au Sud de Causapscal). Joseph était descendant de Pierre Richard,



premier Richard   émigrer en Nouvelle-France en 1673. Joseph maria Marie-Anne Lepage en 1895 (photo). Elle était descendante du seigneur Lepage de Rimouski, mais sa famille vivait à Causapscal. La terre de Joseph Richard était à l'Est de la rivière à Sainte-Florence.

La petite vallée, entre la rivière et la montagne est peu large et la terre cultivable était toute sur le long, parallèle à la rivière.



À 14 ans, ses études terminées, ma mère commença à enseigner. Elle le fit jusqu'à son mariage, dans différentes écoles de rang ou de village dans la vallée de la Matapédia. Son salaire annuel était de 150 \$ et elle devait fournir le bois de chauffage de l'école. Sa chambre se trouvait à l'étage de l'école.

Papa, après ses études, travailla ici et là, comme télégraphiste ou autrement, avant d'avoir un poste à la gare de chemin de fer à Mont-Joli. Nous déménageons donc à Mont-Joli à l'automne 1941; j'avais 17 mois. Mon père fit l'acquisition d'une belle propriété aux limites nord-ouest de la ville avec un grand terrain d'environ 150 pieds par 120 pieds, jardins, hangar, remise, espace de jeux et coin de repos ombragé en été. La maison de deux étages, se situait au coin nord-ouest des rues Jeanne-Mance et Villeneuve, et était bordée de belles rangées de peupliers de Lombardie, espacés de 12 à 15 pieds chacun.



Été 1945



Côté repos en 1968



La façade en 2001

Nous avons convaincu ma mère de laisser maison en 2001, alors qu'elle avait 96 ans, pour prendre résidence dans une maison pour personnes âgées. Elle décéda en novembre 2006, avec encore toute sa tête et une autonomie physique peu diminuée.

CHAPITRE 3

MON ENFANCE

Naissance : «««je vis le jour le 14 mai 1940 en fin d'après-midi à Sainte-Florence, comté de Matapédia, au Québec. Je ne me souviens de rien de ce premier environnement, mes parents déménageant à Mont-Joli alors que j'avais 17 mois. Mes frères ayant 5 et 3 ans, mon père tenait à résider dans un grand centre pour notre éducation.

Mon père, qui avait subi les effets de la crise de 1929-1930, était prévoyant et voyait d'un bon œil l'idée d'élever sa famille dans une ville offrant services et écoles. Il faisait bon vivre dans la première maison que ma mémoire me présente. Cette vieille chaise berçante verte, en osier, fut trimbalée mainte fois et usée à la corde.



Gérald & Jacques

J'ai fréquenté la petite école de quartier (nord) pour les 3 premières années. De la 4^e à la 12^e années, nous devons

monter la côte nous rendre à l'école des garçons, voisin de l'église Notre-Dame de Lourdes. Les classes de 7^e à la 9^e préparaient pour le commercial et le scientifique; mais dans celles d'après, de la 10^e à la 12^e, seul le scientifique était enseigné.



Depuis mon jeune âge, j'ai toujours été fasciné par la manière dont les choses sont conçues. Je me souviens avoir montré à mes copains que l'on pouvait faire brûler du papier ou du bois avec une loupe sous les rayons de soleil. Nous avons manqué de peu de faire brûler la galerie. J'ai démonté plusieurs cadeaux (réveille-matin et autres objets) mais rarement je réussissais à les remonter correctement. J'étais curieux de nature, mais peu manuel. Durant quelques années, j'initiai la création de jeux d'adresse dans la cour arrière : cuve d'eau où le client devait lancer une pièce de 1¢ dans une soucoupe; planche de 14 pieds de longueur, clouée en son axe sur une grosse bûche et servant de carrousel, poste de tir, etc. Il en coûtait 1¢ du jeu. Nous organisions ces jeux en août, lorsque l'ennui commençait à s'installer dans nos vacances. Mon frère Jacques me rappelait d'ailleurs dernièrement que mon surnom d'enfance était "manigance".

L'intérieur de la maison était de planches de 1.5 pouces (5 cm) en pin de Colombie bien emboîtées. Je ne connaissais qu'une seule fissure dans les murs de toute la maison. Comme les murs étaient vernis foncés, il faisait continuellement sombre dans la maison. Mon père avait donc décidé de peindre les murs d'une teinte claire. Les enfants furent attirés à une tâche de sablage, planche par planche, incluant le v de l'emboîtement, le tout à la main. Chaque pièce se voyait attribuer une couleur spécifique : blanche pour le vivoir, verte tendre pour le salon et la salle à dîner (à aire ouverte), jaune pour la cuisine et bleu clair pour la salle de bains de l'étage. Nous ne fîmes que le rez-de-chaussée (dieu merci); Que les chambres soient sombres, pour dormir, qui s'en plaindra? Mais ces pièces furent repeintes plusieurs fois; voilà comment elles apparaissaient en 2001:



vivoir



cuisine



salon



salle à diner

L'année suivante, ce fut le revêtement extérieur de la maison qui occupa notre été, suivi de 1953 à 1957 de la participation au projet de mon père de construire des blocs d'appartements pour la location.

Chapitre 4

MON ADOLESCENCE

En 1952, la Société St-Jean-Baptiste de Mont-Joli invite Arthur Leblanc, célèbre violoniste du Nouveau-Brunswick à donner un concert à Mont-Joli. Mon père qui écoutait de la musique classique à la radio et qui voyait mon intérêt pour ces écoutes, me demande de l'accompagner. Mon goût pour la belle musique pris alors naissance. L'année suivante, mon père m'inscrivit aux concerts des Jeunesses Musicales du Canada à Rimouski, où j'allais 6 fois par année entendre de jeunes artistes en apprentissage. Cet abonnement fut renouvelé pour les 3 ou 4 années suivantes, soit tant que j'ai étudié à Mont-Joli.

C'est chez Eaton que j'avais acheté ma première bicyclette; Je fus d'ailleurs le premier de la famille à avoir un tel luxe, fruit de mon service de messe à la maison des retraites fermées et ce durant bon nombre d'année.

Mon père aimait beaucoup jouer au bridge. Un soir par semaine, il recevait trois de ses amis pour une partie et je regardais. J'ai la passion du bridge depuis l'âge de 13 ans.

J'avais beaucoup d'admiration pour mon père. Posé, réfléchi, travaillant et intelligent, il aurait réussi dans quelque carrière que le hasard lui aurait proposée. Pour lui, la réussite ne se chiffrait pas en argent, mais en amitié et en service rendu à la

communauté. Et sa tâche d'éducation fut très bien remplie, non par des discours, mais par l'exemple qu'il nous donnait. J'ai écrit sa biographie que vous pouvez consulter sur le présent site sous le titre « Souvenirs de mon père Onésime Frigon ».

Dans mon enfance, j'étais très timide. Voilà, à mon avis, comment j'ai surmonté cette timidité : Après 3 ou 4 ans de lectures assidues du "Sélection du Reader's Digest", je m'arrêtais souvent à méditer sur les sujets de la rubrique "Matières à réflexion". Vers mes 17 ou 18 ans, j'ai réalisé que la majorité de ses sujets n'avait pas d'impact direct dans mon cas. Je me suis dit que mes réflexions devraient être orientées vers les sujets qui me concernent directement. J'ai donc commençai à réfléchir sur moi-même, en revoyant, chaque dimanche matin, mon comportement et mes impressions sur mes actions durant la semaine qui se terminait et en pensant à ce que je devais voir et faire durant la semaine à venir. Ceci m'a permis de travailler sur mes faiblesses. Cette pratique m'a aussi donné une méthode de contrôle de ma vie qui m'a servi tout au long de ma carrière.

Chapitre 5

ÉTUDES UNIVERSITAIRES



Après ma 12^e année scientifique à Mont-Joli, je me suis inscrit à l'université Laval. Après les deux premières années universitaires, je m'inscrivis pour les cours de génie civil pour septembre.

Les cours de génie civil étaient plus intéressants que les cours de matières générales des années précédentes. On laissait un peu la théorie pour toucher à la matière. Mon option de génie civil n'était pas un goût très arrêté, mais plutôt un choix permettant d'éviter une spécialisation trop pointue. Les matières de mécanique des sols, d'hydraulique, de structure de béton m'ont plu. Maintenant que l'option était prise, je pouvais obtenir un travail d'été dans cette spécialité. Avec un bon mot de mon cousin (par alliance) Claude St-Hilaire, j'ai été

embauché par le bureau d'ingénierie du Canadien Nationale à Québec. Le travail consistait à faire des relevés d'arpentage pour le drainage le long des voies ferrées ou des calculs de quantité pour les constructions à venir. Ce travail me permit de gagner 812 \$ durant l'été de 1962, une belle somme pour moi.

La 4^e année d'université (2^e année de l'option génie civil) se déroula bien et mon implication dans les différentes organisations s'est intensifiée. À la fin de l'année, j'avais été élu président des étudiants de la faculté des sciences, président du club libéral de l'université et représentant des étudiants en génie de Laval à la Corporation des Ingénieurs du Québec. À noter que, sur le conseil de Association générale des étudiants de l'université, où je siégeais, le représentant de la faculté de droit était Brian Mulroney, et le président de l'union générale des étudiants du Québec était Bernard Landry. Les études se passèrent assez bien et je suis demeuré à Québec pour mon travail d'été. J'avais sollicité à nouveau le poste auprès du CN, comme l'année précédente et l'obtenu sans difficulté. Un des travaux intéressant durant cet été fut de faire les relevés et de tracer une nouvelle voie ferré, de 2.8 km de long, à travers bois, entre St-Félicien et Chibougamau, pour aller chercher du bois de coupe pour la St-Raymond Paper de Chambord. J'avais la responsabilité d'une équipe de 2 bûcherons et d'un chaîneur pour localiser, sur le terrain, le dos d'âne pour faciliter la construction de la voie dans les marécages. Ce tracé fut établi et j'ai eu la fierté de le signé. À l'automne, le nom de « voie de service Frigon » lui fut attribué et la construction suivit. Après la fin de la coupe du bois, le

nom fut changé pour « arrêt ferroviaire Frigon ». Durant cet été de 1963, j'ai gagné 1325 \$.

Dans ma fonction de président de l'association étudiante, j'avais projet d'instaurer la publication d'un mensuel pour les étudiants et d'ajouter une ligue de hockey pour les amateurs qui n'ont pas le niveau pour joindre le grand club. La publication vu le jour et 4 numéros furent édités sous le titre de « l'Éprouvette », mais les fonds ne justifièrent pas d'en faire plus, sans la publicité (je n'avais convaincu qu'un seul vendeur et il nous rapporta à peine plus de 300 \$ pour l'ensemble des 4 publications). Plusieurs articles furent de ma plume et certains générèrent des discussions¹.

De plus, en tant que président de l'association étudiante, je fus invité à l'inauguration des pavillons de la faculté des sciences sur le campus, le 14 octobre 1963.



¹ Voir trois d'entre elles en annexe

En sport, j'ai gagné un 2^e prix aux quilles pour la plus haute partie, soit 253. Au curling, l'équipe dont j'étais skip a battu celle de la faculté de Commerce en finale, ce qui ne s'était pas vu depuis des lunes.



Et, au tournoi féminin de hockey, à l'université, l'équipe que j'entraînais a remporté la compétition. Après avoir pris l'avance, j'avais recommandé aux filles de se coucher sur la rondelle, au besoin, mais de ne pas la laisser aux adversaires. Elles suivirent mon conseil à la lettre...

Mais plus sérieusement, ma fonction de président du Club Libéral de l'université m'ouvrait une fenêtre sur tout un monde : La Politique. J'appris, entre autres, que tout se passe en coulisse et que le trésorier du parti délie sa bourse pour favoriser l'idée du parti. Avant un congrès, j'étais convoqué au bureau du parti et il me disait combien de délégués étudiants étaient invités, à quelle chambre on nous attendait pour le cocktail, quel organisateur était notre guide sur place, etc.

C'était en 1964, la fameuse année des discussions de Victoria sur la constitution. Nous, les étudiants des 3 universités francophones, suivions la pensée de Jacques-Yvan Morin pour le rejet de la proposition que Jean Lesage appuyait. Les instances du parti décidèrent de tenir un congrès au Reine Élisabeth pour discuter de la question, entre libéraux. Il y avait 7 délégués de chacune des 3 universités et 7 délégués de chacun des 95 comtés. Seuls les étudiants étaient contre la proposition, à l'évidence. Les journalistes n'étaient pas admis

dans la salle des débats mais rôdaient dans les corridors. Un d'eux demande à René Lévesque comment cela s'oriente ? "Tout est décidé d'avance " répond-il. Au vote à mains levées, après 3 heures de discussions, les étudiants sont toujours seuls contre la proposition. Mais cette proposition ne fut jamais présentée à l'assemblée.

Nous avons souvent eu l'occasion de parler avec Jean Lesage au club de réforme (le club privé du parti Libéral): une de ces cibles favorites était Bona Arsenault. Une de ses paroles qui m'avait étonné, alors que l'on discutait de l'action d'un ministre, " Que voulez vous, j'ai 21 ministères et seulement 3 ou 4 députés qui sont ministrables".



Il n'en demeure pas moins que Jean Lesage eut une influence considérable sur notre société. Un peuple doit périodiquement dépoussiérer ses statues comme disait Fernand Dumont. La révolution tranquille, dont il fut un des acteurs principaux, fut un de ces exercices.

À partir de la fin de janvier de la dernière année universitaire, les employeurs visitent les universitaires pour le recrutement. L'industrie m'attirait plus que les travaux de route ou de béton. J'ai reçu, durant le mois suivant, trois offres d'emploi :

celle de Domtar et une de chacun de mes employeurs des deux étés précédents, soit le Ministère des Richesses Naturelles et le Canadien Nationale. Donc, Domtar ce sera, à leur usine de Windsor Mills, dans les Cantons de l'Est; début le 31 mai 1965, avec un salaire initial de 400 \$/mois.

Le samedi soir précédent, je rencontre une belle blonde que j'avais remarquée auparavant mais avec laquelle je n'avais pas pu établir contact. Je lui demande, en passant, son numéro de téléphone, qu'elle me donna en se disant que, de toute façon, je l'aurais oublié



dans dix minutes... elle ne connaissait pas encore ma mémoire des chiffres. Je l'appelle le lendemain pour la revoir, et ce fut ma première rencontre avec Lise Drolet. Ironiquement, durant mes années à l'université, je taquinais mes confrères qui retournaient « voir leur blonde » à Rivière-de-Loup ou à Chicoutimi pour les fins de semaine, alors qu'il y en avait tant de très jolies à Québec. Maintenant, ce sera moi qui irai à Québec « voir ma blonde »... par chance, mes confrères ne sont plus là pour me taquiner.

Chapitre 6

DÉBUT DE CARRIÈRE ET MARIAGE

Après la visite de l'usine, le lundi 31 mai 1965, mon premier mandat concernait la qualité du papier; Depuis 3 à 4 ans, la qualité du papier brun, pour les sacs d'emballage, s'était continuellement détériorée et les plaintes des clients s'accumulaient (le test à l'éclatement du papier était passé de ± 112 à ± 105 , la norme minimale étant de 108). Analyse du procédé et discussions ne semblent pas cerner le problème. Je propose une analyse statistique régressive des causes potentielles sur une période de 3 ans. Je m'applique à la compilation de 6 lectures de données régulières sur cette période dans les archives d'opération, corrigées pour les temps de délais entre les phases d'opération. Nous engageons un professeur de mathématique de l'université de Sherbrooke pour la conception du programme d'ordinateur et son exécution. Les résultats sont mitigés mais donnent un bon aperçu que deux facteurs seraient à corriger. Les fibres de bois sont trop courtes et la température de cuisson est trop élevée. À y voir de plus près, nous pouvons corriger ces deux causes sans affecter le niveau de production. Quelques semaines après ces corrections, les tests étaient régulièrement entre 108 et 110.



Je commençai à fréquenter Lise en septembre et 12 mois plus tard, soit le 3 septembre 1966, on s'épousait, à Québec.

Pour notre voyage de noces, Lise et moi avons choisi l'Europe : Copenhagen (un jour de transit par SAS), visite de Paris en métro (sept jours), Interlaken en Suisse (cinq jours de visite en auto) et retour à Paris pour quelques jours.

Dans l'année qui suivit, plusieurs problèmes de production me furent soumis, auxquels mes solutions s'avéraient efficaces. Une belle première, fut la conception des équipements pour la disposition des boues de re-génération de la liqueur de cuisson. Tous les procédés expérimentés ailleurs se sont avérés difficiles d'entretien. La clé du succès du système que je mis en pratique fut la vitrification de la cuve d'entreposage et le niveau avancé de séchage des boues après lavage. Ces boues de chaux étaient ensuite distribuées dans la région, pour fin d'engrais. En décembre, je me suis vu promu responsable des procédés du "Kraft mill". Après avoir fait le tour des problèmes du département et suite à cette expérience, Domtar me proposa une mutation au département d'ingénierie de leur usine d'East-Angus.

Mentalité différente, gérance plus familiale, mais moins ouverte sur le monde extérieur. On sentait que la place des francophones dans l'organisation était plus difficile à cette époque. Je pus, quand même me tailler une place, et, après quelques années, on me confiait la coordination et la gestion du budget annuel et quinquennal.

À partir de l'automne 1967, j'ai suivi des cours du soir en administration à l'université de Sherbrooke. Après trois ans j'obtins un diplôme en administration de l'entreprise, avec une moyenne de 74.3 %. Pour une maîtrise, il m'aurait fallu prendre une année de congé pour suivre les cours réguliers de jour, ce qui était impensable avec une petite famille. En effet, la famille s'était déjà agrandie du plus adorable bébé sur terre et nous avions la tâche de veiller à son développement tant mental que physique.



Durant notre première année, nous vivions sur la rue Garneau, au sud du terrain de golf, en attente d'une maison de la compagnie. Quelques mois après la naissance d'André-Gilles,

nous sommes déménagés au 12 rue Horton, du côté nord de la rivière.



De 1970 à 72, je conçois et mets en oeuvre un projet pour la machine #3, qui augmente, à la fois, la cadence et l'épaisseur du papier, ce qui fait passer de 110 à 125 tonnes/jour la production de cette machine.

J'introduisis le séchage à l'infrarouge sur la machine à carton de l'usine, pour gagner temps et qualité. Cela se faisait à d'autres usines, mais pas chez Domtar. En même temps que ces travaux de chantier sont exécutés, j'entreprends une étude pour l'installation d'un digesteur continu dans le moulin à pulpe.

En 1971, nous changeons la Valiant de Chrysler que Lise avait avant le mariage pour une Citroën DS 21 que nous payons 4752 \$.



Je donne ma démission écrite en avril 1973, car je venais de recevoir une offre intéressante d'Esso à Montréal-Est, qui m'attendait le plus rapidement possible. Devant l'obligation de travailler durant le mois de pré-avis, je charge Lise d'aller nous trouver une maison à Montréal, soit en direction nord-ouest de l'usine. Lise revient avec 3 propositions de bungalow qu'elle a visitées, dont deux lui seraient acceptables. À l'analyse, nous optons pour le 449 Chemin de la Bretagne à Laval, tant pour sa localisation, son apparence et les facilités de paiement. En effet, la première hypothèque, à 6¾ % est transférable, alors que le taux courant est autour de 8 %. L'offre de 22 600 \$ est acceptée pour la prise de possession au 1^{er} juin 1973. Le dépôt initial sera fait avec mon retour de la caisse de retraite de Domtar.

Esso venait d'approuver un projet de 53 000 000 \$ pour la modernisation de leur réseau de réception de brut, des mélangeurs de gasoline et de distillat et des contrôles de procédé. L'ingénierie détaillée avait été confiée à Bechtel à Montréal et le groupe de construction d'Esso, auquel je me joignais, fera la gestion et la surveillance de construction, avec sept ingénieurs et autant de techniciens. Quatre des ingénieurs sortaient de l'université, donc sans expérience; J'eus alors la responsabilité de parties du projet représentant 25.5 % du volume d'investissement. Des travaux sous ma charge, 20 % était des travaux civils, 25 % étaient relatif aux réservoirs pétroliers, 25 % à la tuyauterie et réseau de pompage et 30 % à l'électricité et à l'instrumentation. Ce fut une expérience assez diversifiée où j'eus jusqu'à 120 personnes à la fois en chantier, totalisant 520 000 homme-

heures de travaux sur 3.5 ans. Une expérience très enrichissante du point de vue de l'expérience, les échéanciers comme les évaluations de coûts furent respectés.

Le club social des employées d'ESSO était bien actif. Les sorties que nous ne manquions pas étaient le père Noël, pour les enfants, et la partie d'huîtres.



Comme passe-temps, j'épluche les rayons de la bibliothèque municipale choisissant des livres dans tous les domaines de la connaissance humaine afin d'approfondir ma culture générale. Ce processus occupa une partie de mes temps libres sur 4 à 5 ans. Ce que j'en ai tiré m'a plu, et je me suis remis périodiquement à des lectures dans différents domaines de l'activité humaine, et le fait encore aujourd'hui. Avec la diversité des connaissances, l'analyse et le jugement se fondent sur un univers plus large et les conclusions qui en découlent sont plus globales et universelles.

En 1976, Esso propose un plan de remboursement des frais au centre de conditionnement physique EPIC. J'entre membre, et, après quelques années, prends ma carte de membre gouverneur (membre à vie). Nous passons nos vacances à la

résidence d'été de mon frère Roger à Métis-sur-Mer. Les enfants en ont gardé un souvenir impérissable.



Notre bébé allant maintenant à l'école, Lise voulu retourner sur le monde du travail, mais je lui suggère plutôt de faire ce qui lui plairait davantage, soit quelque chose relatif aux arts. En terminant ses cours à l'université, elle pourra enseigner les arts. L'université demandait, comme pré-requis un diplôme collégial. Elle s'inscrit donc au Cégep Marie-Victorin, puis migre au Collège Grasset. Elle débute un baccalauréat en Arts à l'UQAM.

En 1978, Lise et moi avons comme priorité de développer l'autonomie de nos enfants. Déjà, à 11 ou 12 ans, ils participaient aux discussions de la maison, tel que le choix de la couleur des murs du salon, les activités pour les vacances d'été, etc.



Marie-Josée



André-Gilles

Renée-Claude



Pour poursuivre cet apprentissage, à leur 14 ans, je leur donne copie de ma carte de crédit avec l'obligation de me rembourser leurs dépenses à même leur allocation mensuelle. Les trois ont appris que les dépenses d'automne sont plus élevées, avec bottes et manteaux, et ont dû me verser des intérêts pour la durée du délai de remboursement de leur

compte. Ce fut une façon très efficace de développer leur autonomie financière (pour quelques sous seulement).

Chez Esso, j'eus la charge du projet de remplacement de toute la tuyauterie souterraine de la raffinerie de Montréal-Est, tant pour ce qui était de l'ingénierie que pour la construction. Un projet prévu à 13.3 M\$ qui fut exécuté dans les temps, sans aucune interruption de service et dont les dépenses réelles correspondaient à 96 % du budget approuvé. Un projet de 41 000 heures d'ingénierie et de 229 000 heures de travaux de chantier.



Ponts au-dessus de la rue Notre-Dame



Réservoir de brut

CTuyauterie au quai

Par la suite, le directeur me choisit, parmi les 14 ingénieurs du groupe, pour prendre la responsabilité de deux projets importants.

En septembre 1980, on me confia la responsabilité d'un projet majeur : La conversion du réseau d'électricité de la raffinerie de 12.4 kilovolts à 25 kV. Nous étions la première industrie à procéder à cette conversion au nouveau standard prévus par Hydro-Québec. La firme Shawinigan Engineering fut engagée pour l'ingénierie détaillée du fait de leur compétence et leur expérience dans la mise en place de postes majeurs pour Hydro-Québec. Nos firmes de sous-traitants habituelles furent utilisées en chantier et, à partir de décembre, pour avoir plus de temps pour un deuxième projet, un jeune ingénieur en électricité pris de plus en plus la charge du projet. Toutes les transitions de postes électriques à ce nouveau voltage se firent doucement, sans pépin.

Ce deuxième projet majeur sous ma responsabilité était la modernisation de la centrale thermique, dont la charge me fut donnée au début de décembre 1980. L'intention était de faire un projet pilote à Montréal pour convertir une centrale thermique et la mettre à 100 % sous contrôle de microprocesseurs, une première en Amérique. La firme SNC fut engagée pour faire l'ingénierie détaillée, avec la particularité que, notre directive pour ce qui était des contrôles se résumait en ces mots : " le choix des procédés et des équipements se fera au fur et à la mesure de la connaissance de son opération ", c'est-à-dire que nos ingénieurs et ceux de SNC développeront, ensemble, les méthodes de contrôles et sélectionneront le type d'équipement pour ce faire. Ce projet prévoyait des coûts de 9.4 M\$, dont environ 20 % pour l'ingénierie détaillée. Dans la phase de développement de l'ingénierie, il fut évident que les coûts d'ingénierie seraient dépassés largement, pour atteindre plus de 30%. Pour ramener les coûts totaux à l'intérieur des

approbations, je choisis de faire moi-même la gestion et la coordination entre entrepreneurs plutôt que de donner des contrats de type généraux. Pour près d'un an, j'investis rarement moins de 75 heures par semaine dans ce but et obtins les résultats escomptés. Malgré le fait que l'ingénierie coûta 34 % de plus que prévu, le projet fut réalisé avec une économie de 400 k\$ et seulement 2 jours de retard sur l'échéancier original.

La mise en service eut lieu en fin-juillet 1982. Étant un projet pilote, nous devions constamment répondre à des questions de différents autres groupes d'ingénierie du réseau d'Exxon, soit de Baytown, de Houston ou d'ailleurs, et cela jusqu'à l'automne. De mémoire, je crois que c'était le 6 octobre 1982 qu'il y eut une panne majeure d'électricité affectant tout l'Est de l'Amérique du Nord. Vers 18 h 20, l'opérateur de la centrale thermique avait une discussion avec le contremaître de relais pour la formation de l'équipe de hockey de la raffinerie. Le contremaître voulant aller faire une tournée, lui dit qu'il le rappellera après. L'opérateur se met à lire son journal et baisse la sonorité de son interphone. Une demi-heure plus tard, sa lecture terminée, il remonte le son de l'interphone pour parler au contremaître, tout en se tournant vers ses consoles : QUELLE SURPRISE. Alors qu'une seule chaudière était en fonction à moitié de sa capacité, une demi-heure plus tôt, maintenant les trois chaudières sont en fonction et toutes à pleine charge... La panne d'électricité a entraînée le démarrage de plusieurs turbines à vapeur pour les besoins principaux du procédé et les chaudières ont AUTOMATIQUEMENT répondu à la demande, sans une seule alarme; sans même un pré-avis d'alarme (prévu pour les contrôles critiques).

Après que cet incident fut relaté, soit dans les 3 mois suivant,

le réseau Exxon approuva sept projets identiques pour leurs plus importantes raffineries dans le monde.



En fin de 1981–1982, ESSO était sur une vague "d'amélioration de la qualité". Je fus appelé à faire partie de plusieurs de ces comités dont deux étaient pan-canadiens :

En 1983 et 1984, j'eus la charge de la construction de deux pipelines dans Montréal–Est. Une approche ingénieuse dans ce 2^e projet nous permit une économie des coûts de construction de 180 k\$ sur le coût prévu de 690 k\$

De toute évidence, Lise fut seul pour s'occuper des enfants et de la maison durant cette période et elle le fit de façon impeccable.

Mon père est décédé le 20 janvier 1983. En début de cette semaine-là, j'avais reçu un appel téléphonique me disant que mon père était très malade et que je devais descendre le voir à l'Hôpital de Québec. Ce fut un choc que je n'acceptais pas et me refusai d'y aller jusqu'au jeudi midi. Alors que je me mettais à table pour manger, je décide que nous devrions y aller et le dis à Lise. Moins d'une heure plus tard, avant même de partir, je reçois un appel m'annonçant son décès. Il avait attendu que j'accepte la situation avant de rendre l'âme. Le service eut lieu à Mont-Joli et cela fut une réunion de famille qui, à mon avis, nous rapprocha les uns des autres.

Avril 1983 ; je songe à mes loisirs personnels. J'hésite entre une table de billard ou un ordinateur... ma préférence serait pour le premier, mais cela est moins compatible avec les études des enfants. J'opte donc pour un Apple II et trouve une économie dans un appareil monté par un étudiant de Polytechnique. Avec logiciels, il m'en coûtera 1720 \$. Marie-Josée, à 16 ans, utilise moins ce nouvel instrument ; mais André-Gilles se l'accapare souvent et Renée-Claude s'en servira régulièrement pour ses travaux scolaires.

Le sous-sol sera réaménagé pour cet outil. Le salon du bas fut aussi réaménagé, avec cellier et armoires, selon mes plans et de mes mains, etc.



Depuis plusieurs années, les enfants reçoivent une allocation pour leur contribution au ménage et autres travaux divers. En 1984, on

décide que leur autonomie devrait aussi s'étendre au contrôle de leurs dépenses en vêtement et transport. Nous commençons donc à leur distribuer la partie correspondante des allocations familiales, soit 48 \$/mois pour Marie-Josée et 36 \$/mois pour chacun des 2 autres (en plus de l'allocation de ménage qu'ils continuent de recevoir). Les 2 plus vieux étaient satisfaits de ce transfert de responsabilité mais Renée-Claude exprima son désaccord total en ces mots : *“À partir d'aujourd'hui, je vais être habillé comme une pauvre”*. Peut-être qu'elle était plus fière que les autres... Allons voir dans les comptes de dépenses familiales, quelques années après, soit en 1987, qu'elles furent les dépenses de l'année en vêtement pour chacun (prise sur carte de crédit): Gérald : 108 \$, Lise : 465 \$, Marie-Josée : 108 \$, André-Gilles : 85 \$ et Renée-Claude : 574 \$. Elle devait être une pauvre **très bien habillée**...

Lise accepte un mandat du service des arts de la ville de Laval pour préparer, à titre de directrice, une biennale des émaux sur cuivre (soit les années où la ville de Limoges, en France, ne tient pas sa biennale d'email). Ses nombreux déplacements justifieront une deuxième voiture qu'elle achète neuve, une Sunbird de Pontiac. Quelques semaines plus tard, elle présente à la direction du service une planification des tâches à effectuer pour cette biennale ; le programme est trop bien élaboré, il surprend le service qui croyait avoir engagé une simple fonctionnaire qui suivrait leur diktat et non une meneuse qui dirigerait les actions : la direction décide, deux jours plus tard, de la démettre de ses fonctions.

En 1988, André-Gilles s'inscrira au HEC (Hautes Études Commerciales), et Renée-Claude, au CÉGEP Montmorency ; En fin d'année, Marie-Josée volera de ses propres ailes, en design. Et Lise commence à fréquenter les ateliers Graff et y produire des eaux-fortes et autres estampes du genre, tout en continuant d'enseigner les arts au Collège Notre-Dame de Montréal.

Durant les années 1988-91, j'étais souvent mandé pour l'exécution de projets spéciaux que les ingénieurs du groupe des ventes d'Esso ne se sentaient pas habilités à contrôler. J'étais aussi régulièrement demandé de participer aux équipes d'inspection des installations du réseau de distribution de produits pétroliers.

Une fois par mois, un ingénieur devait préparer une réunion de sécurité à l'intention de tous les travailleurs de la construction chez ESSO. Alors que ce sera mon tour, le 10 août 1989, notre directeur me dit que le taux d'accidents mineurs est en augmentation et je devrais trouver une façon de raviver la prévention avant que l'on subisse un accident majeur. Je me dis qu'une bonne façon de re-conscienciser les travailleurs serait de valoriser l'amour de leur métier et cherche une approche dans ce sens. Me remémorant le court métrage "L'homme qui plantait des arbres" de Frédéric Bach sur un texte de Jean Giono, je décide de leur présenter et de traiter ensuite sur la valeur des petits gestes individuels des travailleurs, qui, quand regroupés, forment des ensembles gigantesques, tel le stade olympique, tel les gratte-ciel, tel une raffinerie... L'émotion dans la salle est palpable, le message

passé bien et nous débutons une période sans accident. Cette approche fut diffusée dans tous les groupes de construction au Canada et j'en eus des commentaires favorables de la direction de Toronto.

Fin 1989, après avoir rejeté l'idée d'acheter un chalet, pour utilisation les fins de semaines, nous faisons une offre sur une maison au bord de la rivière des Milles-Iles, à St-François de Laval. On déménage donc, le 2 décembre, au 5805 Labrèche, acheté au coût de 219 000 \$. La maison que nous laissions, fut vendue 124 500 \$, alors qu'elle avait été payée 22 600 \$ en 1973 (très bon investissement !).



André-Gilles, après son baccalauréat, va faire une maîtrise en analyse financière à l'université de Sherbrooke. Il nous revient à la maison en 1992.



La salle à dîner avant les
rénovations de la cuisine en 2001



Cour arrière avant



et après rénovation



Mon bureau chez ESSO en 78 et 90

Chapitre 7

FIN DE CARRIÈRE

Le 4 mars 1992, ESSO ferme tous ses bureaux des groupes de construction à travers la Canada. 158 ingénieurs et autant de techniciens sont remerciés de leurs services ce jour-là.

Après avoir suivi une session de formation sur le lancement d'entreprise, j'enregistre le nom " **Gérald Frigon enr** " comme raison sociale et commence à rechercher des mandats en ingénierie. Après quelques mandats de faibles importances, j'obtiens un mandat de **Projeco** pour l'implantation de différentes technologies gazières et de mesures d'efficacité énergétique à la Polyvalente Deux-Montagnes. Ce projet permis la réduction du coût énergétique sur une base annuelle de 1.46\$ le pi.c. à 1.00\$ le pi.c. Une mention d'excellence **ORIFLAMME** fut obtenue en 1997 pour ce projet. Ces résultats ont ouvert, pour Projeco et moi-même, un créneau et une réputation nous garantissant des mandats pour quelques années. Entre autres, de 1995 à 2000 nous avons eus plus de 40 projets de conversion au gaz, soit pour des écoles, quatre résidences pour personnes âgées, les CÉGEP Marie-Victorin, Sorel-Tracy, Bois-de-Boulogne, Rosemont, l'Institut de Réadaptation de Montréal et plusieurs autres édifices institutionnels ou commerciaux. Par exemple, le mandat du CÉGEP Marie-Victorin pour l'amélioration de leur efficacité énergétique a nécessité un investissement de près de 1 500 000\$ de leur part et résulté en économie annuelle

d'environ 385 000\$. Ce projet obtint le prix **Oriflamme** en 1998 pour « Amélioration ou optimisation énergétique ». Dans tous ces projets, un retour sur investissement de 4 ans était recherché et pratiquement obtenu. Le projet de rénovation des systèmes de chauffage et de climatisation des Appartements Tours Stanley a diminué les coûts énergétique des 130 locataires de $\pm 65\%$ après un investissement d'environ 20 Millions de dollars par le propriétaire. Un Autre prix **Oriflamme** fut obtenu pour cette réalisation en 2003 dans la catégorie « Résidentiel, institutionnel et commercial ».



Gérald Frigon reçoit en 1998 le prix des mains d'André Lespérance

Concurremment à ces projets d'efficacité énergétique j'eus des mandats en conception et/ou surveillance en mécanique et électricité pour de nouvelles constructions, dont deux écoles primaires, l'école secondaire de Blainville, le Centre de formation professionnel de Sainte-Thérèse, les ateliers de formation en menuiserie de Lachute et en agriculture de Mirabel, et les laboratoires de chimie et de biologie du CÉGEP Bois-de-Boulogne. De même, en dehors du monde de l'éducation, j'eus la conception de la méthode québécoise de mitigation du radon pour la SHQ, la mise aux normes des réseaux pétroliers des dépôts d'Ultramar à Terre-Neuve et Labrador et d'ESSO à Baie-Comeau, la conception et la surveillance en mécanique/électricité du projet d'assainissement de eaux des 4 municipalités de l'ouest de la Rive-Nord, et la conception en mécanique/électricité de l'église de Dieu Garizin à Rivière-des-Prairies et du nouveau centre d'archivage des Religieuses Saint-Joseph à Montréal, qui conservent des artefacts et reliques depuis Jeanne Mance, une étude en chauffage et climatisation par géothermie pour l'édifice en hauteur Val-de-l'Anse sur l'Ile-des-Sœurs et une autre étude pour une salle de spectacle au CÉGEP Bois-de-Boulogne. De plus, j'eus la responsabilité de la mécanique et de l'électricité pour un complexe Aréna-Salle de spectacle pour la ville de Deux-Montagnes et leur nouveau Poste de Police.

Somme toute, je suis grandement satisfait d'avoir pu pratiquer l'ingénierie de projets multidisciplinaires. L'expérience acquise lors de mes premières années de pratique m'ont développé en ingénieur polyvalent et les défis de toutes sortes que l'on m'a proposés m'ont donné une grande satisfaction. Cela m'amena

à plusieurs innovations et des premières dans plusieurs domaines d'activité technique. Mon parcours et mes réalisations sont remarquables et furent très valorisant pour moi.

Ma vie fut bien remplie jusqu'à date, et somme toute intéressante et plaisante. L'atteinte des résultats fut mon leitmotiv. Mon intelligence et mes connaissances me rendirent efficace dans la planification et les contrôles de projets. Mes analyses et mes rapports écrits furent reconnus comme étant pertinents, concis et de qualité.

Chapitre 8

RETRAITE

J'ai donc pris ma retraite, satisfait du cheminement de ma carrière et des résultats professionnels obtenus. J'ai eu 2 emplois; l'un avec Domtar pour une durée de 8 ans et l'autre avec Esso pour 19 ans. Ensuite j'ai travaillé à mon compte pour 13½ ans. On peut dire que je fus un travailleur stable. J'ai de plus toujours été honnête envers mes clients ou patrons, leurs donnant le meilleur de moi-même et n'étant satisfait que des meilleurs résultats. Je dois admettre que, sans Lise pour s'occuper des enfants et de la maison, je n'aurais, en aucun cas, pu produire autant, en quantité et en qualité.

Durant ma retraite, je m'accorderai plus de temps pour la lecture et l'écoute de la musique (classique), que je vois comme activités concomitantes et je prévois aussi m'inscrire à quelques clubs de bridge. Une expérience, chez Bridge Thibault, ne fut pas très heureuse, car je n'ai pas trouvé de partenaire régulier; Cependant, avec un partenaire occasionnel, nous avons participé à un tournoi au niveau provincial et avons terminé 2^e sur 117 paires. Toutefois, en quatre mois seulement, comme membre de l'American Contract Bridge League, avec 4 partenaires différents, j'amassé 40 points de maître dont 13 d'argent, soit suffisamment pour avoir le "Junior Master" et le "Club Master". En fréquentant d'autres clubs, j'ai finalement trouvé une partenaire avec qui partager

mes conventions. Au fil du temps, ces conventions furent éditées en livres, à l'intention de joueurs avertis, et mises sur « google/livres/bridge/frigon », tant en français qu'en anglais.

Mais ce ne sont pas là les buts de ma retraite; je désire accorder plus de temps à l'avancement de certains projets que j'ai pour l'Association des familles Frigon, dont la recherche de l'origine des ancêtres de François Frigon, les relations de François Frigon et Marie-Claude Chamois avec leurs voisins, l'installation d'un monument à leur mémoire sur la terre ancestrale, et la diffusion de l'histoire et de la généalogie des Frigon. Après avoir été président de cette Association pendant plus de 20 années, je continu à y donner mon temps en recherche, domaine inépuisable comme passe-temps.

Mais tout ceci est encore du futur, et le sujet d'une biographie n'est pas de parler du futur. Il vous restera à compléter ces propos, quand tout mon futur présent sera du passé...

Annexes

- Article paru dans le bulletin « L'Éprouvette » en septembre 1963
- Article paru dans le journal « Le Carabin » en novembre 1963
- Article paru dans le journal « Le Carabin » en décembre 1963

L'ÉPROUVETTE

REVUE OFFICIELLE DU CESL

Septembre 1963

Vol. I - No 1

GERALD FRIGON

directeur

Rédacteurs:

Collaborateurs:

SOMMAIRE

	Page
Mot de bienvenue de M. le doyen	2
Réussir	2
Editorial	3
Le Génie Civil	4
Politique Fédérale	5
Politique Provinciale	7
Présentation CESL	8
Nos délégués à l'AGEL	9
Activités des Commissions du CESL	9
Orientez-vous de la physique à Laval	10
X = Y = 1	12
Syndicalisme Étudiant	13
Sujet à réflexion	15
La poursuite des études	15

TIRAGE 1800 EXEMPLAIRES

Abonnement régulier \$3.00

" de soutien \$5.00

Imprimée à l'Imprimerie St-Jean-Bosco

REDACTION ET ABONNEMENTS:

FACULTE DES SCIENCES

Université Laval

Québec 10

Septembre 1963

EDITORIAL

par Gérard Frigon

Se cultiver, c'est apprendre à reconnaître le beau, le vrai, le bon et le juste, c'est apprendre à se former, à se créer un univers intérieur, c'est découvrir ses affinités littéraires ou artistiques, c'est être attentif à la voix du monde, c'est percevoir dans le siècle et dans les autres univers; se cultiver, c'est devenir.

Si l'on veut vraiment se cultiver, on réussit toujours à le faire. Mais pour un grand nombre de jeunes, la culture est le moindre de leurs soucis. Ils sont plusieurs qui restent apathiques et se plaisent dans leur apathie. Des travailleurs, pour la plupart, mais souvent aussi des étudiants. Des travailleurs: ils ont laissé les études trop tôt, ils croient n'avoir pas de temps à perdre avec ces simplicités, ils s'imaginent que ce n'est pas pour eux, ils craignent de s'élever au-dessus de leur milieu et de faire rire d'eux, peut-être aussi se méfient-ils de l'étalage de connaissances fait par certaines personnes dites "cultivées". Des étudiants aussi, et cela est plus grave. Ils sont paresseux ou négligents, ils ne se sentent aucun goût spécial pour le travail intellectuel ou ils veulent n'apprendre rien des autres. Pourtant, Saint-Exupéry a dit, quelque part dans "Citadelle": "Mais que deviendras-tu si nul ne t'a pris par la main afin de te montrer les provisions d'un miel qui n'est point des choses mais du sens des choses?"

Dans le monde moderne, St-Exupéry l'a bien expliqué, on ne peut dissocier complètement la culture d'avec le travail, en autant que ce travail donne un sens à la vie. Parce que se cultiver, ce n'est pas une affaire de jeu, de loisir, de temps libre. Ce n'est pas un souci, un devoir, une corvée profitable. C'est un épanouissement. Peut-on s'épanouir une heure par jour, par semaine, dans la contrainte, sous prétexte de culture? C'est ordinairement le travail qui est le centre d'intérêt de tout être. Ainsi, étudiants et travailleurs ne peuvent se cultiver de la même façon. Il y a une culture propre à chaque groupe. Car leur vie n'est pas la même. Et à chaque personne de ces groupes. C'est toujours Saint-Exupéry qui affirmait: "Moi je dis que pour les ciseleurs, il n'est qu'une forme de culture, et c'est la culture des ciseleurs". C'est à chacun de nous de découvrir ce qui l'intéresse et de se développer dans ce sens. Car chacun de nous a une intelligence à cultiver pour devenir un homme complet. C'est ce qu'il importe de comprendre. Et de réaliser.

Enfin, il faut que nous cessions de "se foutre de tout" (Jacques Brel). Il nous faut prendre conscience que se cultiver, ce n'est pas devenir pédant, ou s'embêter avec distinction, c'est simplement devenir soi-même, complètement humain.

Page 3

L'ÉPROUVETTE

REVUE OFFICIELLE DU CESL

Novembre 1963

Vol. 1 - No 3

GERALD FRIGON
directeur

MICHEL BIRON
directeur-adjoint

JEAN-MARIE MORIN
administrateur

Rédacteurs:

Gaudry Delisle
Jacques Bossé
Jean-Jacques Bernier

Collaborateurs:

Claude Hardy
Wilson Price
Régis Trudel

SOMMAIRE

	Page
Cri d'Alarme	2
Editorial	3
Un cours de biologie	4
Prévisions budgétaires	7
Les nouveaux québécois	8
Le président est destitué	11
Qu'est-ce que l'ACFAS	12
Résumé d'analyse bio-chimique de "Wo"	13
Saviez-vous que	15
Croyez-le ou non	16

TIRAGE 1800 EXEMPLAIRES

Abonnement régulier \$3.00

" de soutien \$5.00

Imprimée à l'Imprimerie St-Jean-Bosco

REDACTION ET ABONNEMENTS:

FACULTE DES SCIENCES

Université Laval

Québec 10

Novembre 1963

EDITORIAL

par **Gérald Frigon**



5 minutes de réflexion...

Vous arrive-t-il souvent de réfléchir, de vous analyser vous-même? Non pas de rêvasser, ... mais de dialoguer sérieusement avec vous-même, en votre for intérieur.

"Être homme, ce n'est pas savoir ce que l'on fait mais savoir ce que l'on est" disait récemment André Malraux. Moi, qui suis-je? ... comment suis-je? ... pourquoi suis-je? ...

Entre autre chose, je suis catholique. Mais qu'est-ce qu'un catholique? ... Pourquoi être catholique? ... Comment être catholique? ... Quand je dit: "JE crois..." qui est JE? Ce JE est-il simplement une contraction nerveuse des muscles des lèvres? Cette phrase est-elle prononcée pour satisfaire les convenances sociales, par routine, ou est-elle le fruit de conviction profonde? ...

Combien mettez-vous d'heures par semaine pour développer vos connaissances artistiques ...

littéraires ...
scientifiques ...
commerciales ...
religieuses ...

non, revenez sur ces cinq questions et répondez-y; il ne vous en prendra pas plus que 150 secondes ... Et maintenant, une autre question, ou plutôt deux: Si on classe ces cinq catégories de nos connaissances suivant les trois questions posées plus haut, (à savoir: Qui suis-je? Comment et pourquoi suis-je?) qu'elle sera la première en liste d'importance? ... non, continuez le jeu, vous êtes à seulement 30 secondes de la fin. Et la dernière question à laquelle je vous invite encore à répondre intérieurement,

SOMMES-NOUS LOGIQUE AVEC NOUS-MEME DANS LA PREPARATION DE L'HORAIRE DE NOS ACTIVITES? ...

NOTRE COUVERTURE

Presque tous, avez reconnu notre splendide mosaïque accrochée au mur ouest du grand amphithéâtre de la Faculté des Sciences.

Ceci représente la première d'une série de photographie ayant pour but de vous mieux faire connaître notre Faculté.

Page 3

Les Etudiants s'interrogent...

Les discussions pullulent présentement à la Faculté des Sciences; sujet principal: notre avenir en tant que professionnel.

En collaboration, Jacques Lamarre, Gaudry Delisle et Gérald Frigon, reproduisent ici quelques-unes des idées en cours.

Historique de l'ingénieur et de l'homme de Sciences

Les premiers ingénieurs travaillaient pour l'armée, ils étaient dits ingénieurs militaires. La recherche scientifique était, au début, considérée comme un domaine de la philosophie mais les horizons de la science s'élargirent et devinrent une branche distincte du savoir. De son côté, la vie civile sentit le besoin d'ingénieurs et ils commencèrent à rendre service à la société dans différents domaines (bâtiment, route, aqueduc, etc.).

Vers la fin du XIXe siècle, cependant, les découvertes des hommes de sciences se multiplièrent et l'ingénieur, toujours désireux de rendre service à la société, en tira un grand nombre d'applications dans différents domaines (mécanique, électricité, chimie, mines et métallurgie, hydraulique, etc.). Le champ d'étude étant alors trop vaste, il devenait impossible à l'ingénieur "civil" d'être qualifié dans toutes les applications des sciences. On sépara donc les champs de l'industrie manufacturière et de l'exploitation des richesses naturelles en autant de spécialités propres en laissant à l'ingénieur "civil" le seul domaine de la construction. Il en fut de même des sciences pures (physique, chimie, biologie, mathématiques, etc.).

A partir de ce moment, le nombre d'ingénieurs augmenta rapidement. On ne tarda pas à sentir le besoin de s'unir et en 1920, dans la province de Québec, l'assemblée législative approuvait l'incorporation des ingénieurs. Cette loi avait pour but de protéger la vie, la santé et la propriété du public. La Corporation des Ingénieurs Professionnels du Québec était elle-même chargée de veiller à ce que cette loi soit respectée. On voit que la loi confirmait l'idée que l'ingénieur a pour but de servir le public, la société.

La société n'est pas servie uniquement par des ingénieurs. Depuis quelques années, d'autres groupements ont pris de l'importance (économiste, sociologue, société de fiduciaire, etc.). Presque tous les jours, l'ingénieur doit travailler avec des membres de ces groupements et les autres qui existaient déjà (comptable, architecte, administrateur, etc.).

On voit que la société a beaucoup évolué depuis quelques années, dans ses conditions de vie comme dans ses exigences. C'est pourquoi nous croyons que nous, ingénieurs et hommes de sciences, devrions réé-

tudier notre position dans cette société en mouvement et voir à ce que notre philosophie soit (si nécessaire) révisée. D'ici un mois ou deux plusieurs idées sur la question vous seront soumises, espérant que, pour le bien de notre profession, vous accepterez de discuter de tout ceci avec nous. Souhaitant entreprendre ici un dialogue sérieux et sincère, nous avons conscience que vous accepterez de collaborer.

Déformation professionnelle

L'ingénieur, dans la société, a beaucoup à faire. Beaucoup en ce sens qu'il doit faire appel à un grand nombre de données, remplir plusieurs exigences. Il a donc besoin d'une connaissance approfondie des instruments de contrôle qu'il possède.

Quand l'ingénieur calcule le coût et la rentabilité d'un projet, il doit être en mesure de manier la comptabilité avec aisance.

Quand il analyse la répartition d'un budget de construction dans le temps, il doit connaître les rouages financiers afin de pouvoir en retirer tous les avantages possibles.

Et pour vous citer un cas typique de la construction: on voit parfois des compagnies embaucher un certain nombre d'ouvriers en mai par exemple, en congédier une partie en fin juin pour les réengager en août. Ce fait courant est ni plus ni moins de l'irresponsabilité professionnelle et découle d'un manque de planification et d'organisation dans la mise en chantier.

Tous ces instruments de contrôle, le finissant en génie ne les connaît aucunement. Il doit les acquérir par expérience. Or, chacun des cas particuliers qu'il rencontre, comment peut-il les codifier dans son esprit. Il ne connaît aucun principe de base; comment peut-il interpréter ces cas spécifiques suivant un ordre logique et utile pour l'avenir.

Son manque de connaissances génériques s'étend à beaucoup plus de domaines que ceux précités: l'ingénieur a beaucoup de difficultés à analyser l'influence de ses œuvres sur l'économie générale de la région, sur les conditions de vie des hommes qui peuvent être en cause.

Et que dire de sa difficulté de diriger les hommes ou de discuter avec ses collaborateurs ou supérieurs; cette difficulté de communication, cette carence de notion des relations humaines se révèle un handicap sérieux pour l'ingénieur dans la pratique.

M. H. Méique, Ing. P., président de la Compagnie de Fiducie Prêt et Revenu de Québec, résumait très bien cette idée, lors du dîner annuel des étudiants en génie, en disant que "nous graduons de l'Université non pas avec une formation professionnelle mais avec une **déformation professionnelle**". Cette idée exprime très bien notre état de formation beaucoup trop spécifique, unilatérale pour ne pas dire bornée.